

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 25

Artikel: La simplicité dans l'éloquence
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A MADAME RABACHONS

et par elle à M. Aimé Schabziger, auteur de «Matin de mai».
(Conteur du 1er juin 1929.)

VOYONS, madame, vous qui demeurez «à quarante minutes du village», voulez-vous me faire accroire que vous n'allez jamais au sermon dans la vieille église de votre paroisse?... Et votre cuisine est-elle «en cupesse», ce jour-là?...

Allons donc, je vous connais trop bien, vous et toutes les chères Vaudoises de votre génération! Ces dimanches-là, le pot-au-feu mijote sur le coin du potager, et ce qu'on sent bon dans votre vieille cuisine!...

Et puis, madame Lydie, chaque semaine, vous allez au «magasin» de votre village! Hélas! je vous ai vue y «tailler des bavettes» qui ont duré plus que je n'oserais le dire!... Et la Julie au Sapeur, qui a bien mal reçu, elle aussi, le «régent et sa cousine de par Lausanne» que de temps ne passe-t-elle pas à la «fontaine» ou au pas de la porte, à «batoiller» avec ses voisines!...

Et puis, dites-moi, Mme Rabachons, Emile-Auguste, votre époux, quand il va voter, néglige-t-il pour cela son beau bétail et son train de campagne?... Il demeure pourtant à 40 minutes du village, lui aussi?... Et dites-voir, Lydie, ne trouvez-vous pas qu'il lui faut bien du temps pour revenir, quelquefois?

Si vous y alliez ensemble, pourtant? ou chacun son tour?... Ah! Lydie, ne jetez pas ainsi votre brosse et votre balai par les fenêtres, vous le regretteriez!

Et réfléchissez un peu, en méditant les conclusions de votre vertueux Emile-Auguste, qui a «le temps de faire ce qu'il veut» lui, et même de la politique, et qui ne néglige pas, le cher homme, ses vaches et son domaine du beau pays vaudois, que j'aime tant, moi aussi!

La «demoiselle aux frisons».



LE DZO VIRANT

L'E épouairân quemet lè senanne fusant. On ètâi à Tsalande l'autr'hî et vaitcé ora que lè dzo vîrant dza. L'è dinse la vya. On n'è pas fé qu'on è moo. Aprî on teimps ein vint on autro. Lè dzo vîrant et l'è tot. Mâ lâi faut adî peinsâ.

Peinsâ-lâi, cheniquâre que vo vo z'ingozalâ tote cliâio crôûerî que vo tsisant dein lè man. Voutra coraille vâo pas adî tein atant. Vâo arrevâ on momeint que lè dzo vîretrant. Tsouyî-vo!

Tsouyî-vo assebin, bouibette que vo z'îte adî à corre avoué dâi tsermallâ. Va bin po lo momeint, mâ gâ pllie tâ! Lè dzo voliant prâo verî.

Tsouyî-vo, crôûio guieux de tote sorte que ro-bant, dépelyant, rondzant, devôurant, rontant, trossant, defarâtant lè brave dzein. Tsouyî-vo; lè dzo vant verî. Gâ!

Tsouyî-vo, dzein à frecot pè lè cabaret, à boune botolhie de boutsî. Tsouyî voutron estoma. Lè dzo vîrant.

Et vo brave dzein que vo n'âi pas tant bin

reussâ dein sti mondo. N'aussî pas trâo de cou-son. Vo z'èpouairî pas. Lè dzo pouant verî.

Virant por ti lè dzo, por lè prècaut què sant su lè balle chôle pè lè coumon, po lè balle dame que se crayant qu'èin a min quemet leu, po lè fièraud que s'arrîtant po mî sè vère martsî, po lè mousse que recordant pas, po lè djuvâo que gagnant âi carte, po lè pouro, po lè retsâ, po lè mince guieux, po lè z'autro, por ti, grand z'et petit, ti lè dzo l'ant on leindèman, et lo leindèman, lè dzo l'ant verî.

Et quand lè dzo l'ant verî, po lè z'on lè pere de bûro vignant dâi bliesson. L'è por leu que lo vilhio revî dit:

Lâi a bliessonâ qu'a on bliesson por ti.

Se n'è bliet l'è pourri.

Po lè z'autro, lè dzo vîrant assebin; on pâo pas lè z'arretâ, mâ vîrant dâo bon bet, ein bin. Tant mî! tant mî! et principalameint se sant abbonâ ao Conteû.

Mâ po ein reveni âi veretâbllio dzo, à cliâio que vant verî tot ora po sè reintornâ contre l'hivè, que dâo diâbllio lâi a-te que pouant verî dinse?

Neûtron régent m'a cein esplliquâ ao tot fin l'autr'hî. Pu pas m'è teni de vo lo redere assebin.

— Vo djuvî âi guelhie, que m'a de dinse. Eh bin! la boula l'è quemet la terra que lequera su on lan!

— Vouaih!

— Oî! Et la boula l'a onna pognâ que l'è tantoût amon, tantoût avau.

— Mè rondzâi se n'è pas la vretâ!

— Mâ quand lo lan l'è bin mou, on pâo accouillî fé la boula. Adan ie ludze grantenet sein verî, la pognâ adî ein amon. Eh bin! lo tsautèin l'è dinse, quand la pognâ l'è ein amon.

— Vouaih!

— Tot do'n coup, la boula sè vire, la pognâ ein avau. Et vîre, vîre adî sein que l'einfata-man pouesse remontâ. L'è lè dzo que l'ant verî.

— Adan, lè dzo l'è l'einfata-man de la boula. La boula l'è la terra. Et lo lan?

— Lo lan, l'è lo seindâ que la terra dusse allâ dedein.

— Et lè guelhie?

— Lè guelhie l'è lè dzein que l'atteindant que lè dzo l'aussant verî. Quand la boula l'a verî, ein a que sant bas; dâi z'autro, cliâio dâi câro restant drâi quemet dâi z'étalle de bou. Por leu, lè dzo l'ant bin verî.

— Et lo gueliu?

— Lo gueliu, l'è cliâio que repondant po cliâio que vant sè deguenautsî. L'è lè cauchon que cou-dhiant vo remettre de poueinte!

— Vouaih!

— L'è dinse. Et ora venî payî quartetta, dè-vant que lè dzo veréyant. — Marc à Louis.

La simplicité dans l'éloquence. — Piron se trouvant sur le point d'être reçu de l'Académie, le secrétaire, qui devait répondre au discours du récipiendaire, fut l'avertir de se tenir prêt.

— Mon discours est tout fait, dit Piron, et le vôtre aussi.

— Comment cela?

— Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai: «Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre. Vous vous lèverez, vous ôterez votre chapeau, et vous répondrez: Monsieur, cela n'en vaut pas la peine.»

LA CHÈVRE DE FRANÇOIS-JACQUES

LE printemps est revenu et, avec lui, les giboulées d'avril. Alors, comme ils ne peuvent travailler ni aux champs, ni au bois, ils s'en vont à la pinte, jouer aux cartes et raconter des histoires.

Ils sont assis sur des tabourets de bois dur et, les coudes sur la table, ils tiennent leurs cartes en éventail et gardent les yeux fixés sur le tapis de moquette.

De temps à autre, ils vident leur verre qu'E-douard, le pintier, remplit sans mot dire. Et les cartes tombent à intervalles réguliers. Parfois, on entend une exclamation quand il y a une annonce imprévue ou un atout qui modifie toutes les prévisions. Alors les poings s'abattent sur la table, les coudes se tendent en avant et les joueurs se redressent dans un grand éclat de rire:

— Tonnerre de jeu! crient-ils tous ensemble.

Parfois le jeu est interrompu par la remarque d'un voisin, alors on allume un cigare et quelqu'un raconte une histoire. Aujourd'hui, c'est Alfred qui parle, Alfred qui sait tout et qui a tout vu.

— C'était, dit-il, en relevant son chapeau de feutre, au temps où j'étais domestique par La Côte. J'avais pour patron un propriétaire de vignes qui possédait le plus beau verger du village. C'est là qu'il menait paître ses deux vaches et sa chèvre blanche qu'on appelait la «Chameauruse». Elle était connue dans toute la contrée, cette fameuse chèvre, à cause de ses habitudes familières et de sa manie de s'introduire dans la propriété d'autrui. Elle était, je crois, la seule chèvre qu'il y eut au village, c'est pourquoi tout le monde la connaissait. Les gamins l'appelaient par son nom et luttait avec elle; les fillettes lui offraient un reste de tartine à la confiture, une friandise quelconque ou bien un morceau de sucre; les passants lui faisaient une amitié et les vieillards s'arrêtaient pour la voir gambader dans les rues et sauter par dessus les haies.

Elle s'était ainsi habituée à manger tout ce qu'on lui donnait et, grâce à la demi-liberté que lui laissait son propriétaire, elle parvenait à s'introduire, à toutes les heures du jour, dans les cours, les étables et les cuisines. Au seuil des portes, on la voyait tout à coup surgir, le museau tendu, les yeux avides; alors les ménagères lui donnaient n'importe quoi: pain, biscuits, reliefs de repas, tout lui était bon. Goulue, elle mangeait tout, puis se remettait en route, poursuivant ailleurs ses vagabondages.

Cependant sa curiosité et sa gourmandise devaient tôt ou tard lui jouer un mauvais tour, comme vous allez voir.

Un jour d'automne que nous étions tous à la vigne, en train de vendanger, voilà le fils du syndic qui s'arrête pour nous dire:

— Hé! François-Jacques, il y a une belle lurette que votre chèvre n'est plus dans le verger. Quant à vous dire où elle rôde à présent?...

Il fit un geste de la main, pour achever sa pensée, et resta là, à nous regarder, sans mot dire.

Brusquement, Valentine qui vendangeait à deux pas de moi releva la tête, comme par hasard, et se mit à croquer les plus beaux raisins